

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 26

Artikel: Porta lè tsausse
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223987>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÜ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



Pages d'autrefois

VIEUX SOUVENIRS

P ARMI ces vieux souvenirs, je retrouve une autre figure encore. Elle est bien connue, celle-là, elle n'est pas à jamais oubliée, comme « la grosse Louise » et « le grand Frédéric » ; c'est celle d'Urbain Olivier.

On le voyait passer sur la route, avec sa carnassière, son fusil et son chien, allant chasser les oiseaux dont il faisait collection, dans ces bois qu'il a tant aimés, qu'il a si bien compris, et quelquefois même si bien décrits, en sa langue fruste, souvent maladroite, mais qui dit ce qu'elle veut dire avec une saveur du crû. Sur son chemin, il avait bien des saluts à rendre ; et les étrangers le suivaient des yeux, comme une curiosité, sans qu'il y prît garde. Jamais je n'oublierai sa longue silhouette maigre, son bon visage, toujours frais rasé, aux traits fins sous les cheveux blanchissants, éclairé par des yeux attentifs et très doux, habitués à s'arrêter longuement sur les choses pour en pénétrer l'âme, sa démarche grave, qui aurait semblé mélancolique si toute sa personne n'avait dégagé une impression d'extrême sérénité, ses mains mêmes, que je revois avec une étonnante netteté, de fortes mains de travailleur, à la fois déformées et soignées, larges et de tons ivoirins.

Le passage d'Urbain Olivier était un petit événement, qu'on attendait, et qui rompait la monotonie des journées. Quelquefois il s'arrêtait un instant avec la grosse Louise, qui redressait sa taille de gendarme, et l'on entendait un colloque qui ne variait guère :

— Eh bien ! mère ***, comment ça va-t-il, ces temps ?

— Pas trop mal, monsieur Olivier, je vous remercie, pas trop mal ; seulement, on a toujours bien de la peine !

— Que voulez-vous ? Il faut prendre courage et avoir confiance...

— Bien sûr, mon bon monsieur, c'est encore ce qu'on a trouvé de mieux !

Ou bien, quand il rentrait, les bottes blanches de poussière, quelqu'un se hasardait-il à lui demander :

— Avez-vous fait bonne chasse, aujourd'hui, monsieur.

Il expliquait alors qu'il n'y avait pas grand gibier, et qu'il ne tirait pas les oiseaux dont il possédait des exemplaires suffisants pour sa collection.

Et quand on l'avait vu disparaître au détour du chemin, on se mettait à parler de ses livres.

Je les ai relus, ses livres. Je sais bien tout ce qu'on en peut dire, je sais qu'on peut leur reprocher trop peu de style et un peu trop de piété facile ; je sais qu'on allègue qu'ils ne dépeignent pas au vrai les mœurs de nos campa-

gnes, qu'ils y mettent trop de bonté, trop de morale, et qu'ils n'ont peut-être pas fait dans leurs milieux même, tout le bien qu'en attendait leur auteur. J'ai entendu formuler autour de moi ces reproches, et d'autres encore, qui ne sont peut-être pas sans quelque fondement. Mais, est-ce parce que sa figure est inséparable de mes meilleurs souvenirs ? en feuilletant ses volumes que depuis des années je n'avais pas ouverts, comme depuis des années je n'ai pas revu le « pied des bois », j'ai respiré le bon parfum des feuilles humides, des fraises et des myrtilles, et j'ai retrouvé l'impression mystérieuse de la vieille forêt...

* * *

Aux premiers jours de l'automne, il fallait quitter Givrins ; dès la mi-septembre, dès que les feuilles de ses hêtres commençaient à jaunir, la forêt nous envoyait des souffles glacés qui nous chassaient. Le paysage avait pourtant encore, à ce moment-là, des séductions profondes : les rayons d'un soleil blanc filtraient plus épais à travers les branches dégarnies ; les pieds enfonçaient dans des tapis de feuilles mortes ; les horizons se déployaient avec des splendeurs de couleurs parfois éblouissantes à faire fermer les yeux, parfois dégradées en nuances infinies, infiniment douces, où courait la gamme délicate des gris, des roses clair et des violets. C'était triste et c'était charmant, du charme et de la tristesse des choses fugitives qui vont passer, des fragiles beautés qui périssent ; et par les vents frais, par les lumières pâles, par les valse des feuilles, sous le ciel qui s'abaissait, flottaient épars, avec les regrets des belles chaudes journées enfuies, de très vagues idées de fin, de deuil, de mort qui assombrissaient les heures...

Nous partons, et, bientôt après, du jardin du collège, je voyais la neige d'hiver s'amasser sur la montagne, envahir le pied des bois, et tomber en flocons serrés pendant des journées entières et tout envelopper dans son linceul monotone que seule pourrait fondre la tiédeur du printemps...

Edouard Rod.



PORTA LÈ TSAUSSE

P ORTA lè tsausse ! Vaitcé onna raison que l'è villhie quemet lè tsausse ! Quand la Suzon à Djabram fâ fère à son hommo tot cein que stasse vâo, que l'è li, Suzon, que coumande à l'ottô, que Djabram l'è livrâ po lè centime po bâire son verro, que pâo pas pi alla votâ sein que la Suzon lâi diessé : « Tè faut votâ po on tau, et pu l'è bon », eh bin ! lè dzein diant que l'è la Suzon que l'a met lè tsausse. Sé prâo que Djabram l'a sè tsausse et que la Suzon ne voudrâ pas que l'aulle sein tsausse, du que l'ein à la manéiance. Vo séde prâo assebin que la Suzon a lè sinne ein tâila bliantse, on bocon grossîre dâi coup, serrâie âo pétro, lardze âi dzénâo, avoué portetta dévant, perchieuse derrâi, et que ne voudrâ pas ein avâi on autro par quemet son hommo. Fâ rein ! on

dit, tât parâi : « L'è la Suzon que porte lè tsausse ».

Dâo villhio teimps, de clique d'Adam et d'Eve pè lo courti d'Eden, lâi avâi min de cosandâi et de cosandâire po fère lè vetire. Se Suzon l'avâi vituü adan, on arâi de : « L'è li que porte la folhie de vegne ! » N'arâi pas manquâ, po cein que lâi avâi dza dâi fenne que menâvant lâo z'homme pè lo bet dâo nâ.

Ein aprî, quand on a fè dâi roclaire avoué dâi pî de bîte, on desâi dinse :

— Dein clii mènâdzo, l'è la Suzon que l'a met la pî de tasson. L'homme l'a la pî d'ouïe !

On ein oût oncora de cliâo z'affère dinse, l'è su. Ein a que diant :

— L'è la fenna que tint lè batse. L'è li que l'a la bossa. Ie porte lè bretalle. L'a la cliâ dâo guillon. Ie tint lè corne de la tserri. L'è li qu'è cào. L'è la Suzon que fâ la râie po plliantâ lè truffie, Djabram met lè bocon... La fenna cliôu la porte de la grandze, l'homme cliaque de la dzenelhîre. Suzon fâ lè tsevelhie po la boutseri, Djabram racille lè bouf. L'a la grôcha montra... et dâi mou d'affère dinse.

Du que lâi a lè tenotmobile, quand la fenna l'è la maîtra, on dit adan :

— L'è li que tint lo volant !

Quand l'âodrant mé ein aréoplane, on vâo dere :

— L'è la fenna que tint lè coumande !

Ao dzo de houâ, cein coumeince de boun' hâora que la femalla bete lè tsausse. Cein sè passe dza quand lè dzouvenno sant amouairâo. L'è adî pi quand sè freppant. L'affère sè gonflie adî mé quand sè sant promet. Dèvant de lâo maryâ, l'homme l'écrit dinse :

— Accutâ-vâi, ma grachâosa Suzon, ie vu que no no mârÿein à onj'hâore. Ie vu qu'on aulle avoué onna vâitere âo prîdzo. Ie vu que la noce sè fasse vè mon père. Ie vu qu'aprî on fasse onna vèrya dein lè canton allemand.

Et la Suzon rigueue et s'è peinsse dinse :

— Vaitcé Djabram que vint d'écire sè derrâire volontâ !

Marc à Louis.

¹ la pî d'ouïe : litt. la peau d'oie : la chair de poule.
² se fiancent, passent l'anneau, la freppa. — ³ ont écrit leurs annonces.

CES GENS QUI VONT SUR LES AUTOMOBILES

B IEN sûr que les automobiles c'est, si on veut, une belle invention, et principalement pour faire enrager ceux des chemins de fer qui se sont tant cru de pouvoir se moquer du monde. Mais quand même, sans vouloir dire, de ces automobiles y en a seulement de trop. On peut bien les corder à ceux comme y en a, qui sont honnêtes avec les gens, qui n'ont pas peur de ralentir plutôt que de faire un malheur et qui n'ont pas toujours des airs de croire qu'ils ont tous les droits sur les routes, comme si le gouvernement les avait faites d'express pour eux. Mais alors, pour ces enragés qu'il faut qu'ils aillent comme des tourbillons tant que dans les villages, et que jamais ils ne prendraient la peine de se tirer un peu qu'il faut qu'on se mette dans les fossés pour n'être pas émélués, ne me parlez pas de ceux-là ! Quand ils vont se donner une zon-née contre un poteau ou qu'ils se rebedoulent en bas les talus